NOUVELLES DIVERSES.

RETOUR OFFICIEL.—La majorité de Bullard dans toutes les paroisses qui composent le 2me district congressionnel, s'élève à 233 voix.

SAN JUAN DE NICARAGUA.—Quelques nouveaux arrivages de San Juan de Nicaragua, à Philadelphie et New-York, par la voie de Kingston, nous donnent sur cette dernière ville et sur le Nicaragua, des détails qui ne sont ni sans intérêt, ni sans importance.

Il paraît que l'influence dont jouissent les Américains à San Juan, a vivement alarmé le gouvernement britannique, et que des mesures ont été prises par les chargés d'affaires anglais, pour neutraliser cette salutaire influence. M. Green, consul anglais, qui joue au dictateur à San Juan, a écrit au gouverneur de la Jamaïque, pour lui demander des renforts, lui représentant que le brick *Persian* et le navire *Bermuda*, n'étaient *point* des forces suffisantes pour tenir en respect les Américains et les indigènes. M. Green terminait sa lettre par la demande formelle de deux vaisseaux de guerre et d'une frégate de première classe.

Nous comprenons peu les craintes et les exagérations ridicules de M. Green; le nouveau traité conclu entre les Etats-Unis et l'Angleterre, protège assez les droits des deux puissances. Ce ne sont pas les Américains qui donneront le premier coup de canif à ce traité.

REORGANISATION DE LA MALLE DU PACIFIQUE.—La grande ligne de steamers réguliers, connue sous la raison de "*Pacific Mail steam-ship company*" vient d'être réorganisée par les soins de MM. Howland et Aspinwall; le capital nécessaire était de $2,000,000, mais dans un pays où l'or pousse comme des champignons, cette somme était facile à réaliser; les Californiens ont tenu les promesses de leur sol, une liste de souscription a couru d'abord dans les chambres, puis à San-Francisco et à Sacramento; en quelques jours, le chiffre de deux millions de piastres a été atteint. La malle a du reprendre son service vers la fin de septembre.

INCENDIES SUR INCENDIES.—Toute les grandes villes de l'Union, ont éprouvé, l'hiver dernier, des pertes considérables, par suite d'incendies désastreux et tellement multipliés, qu'il était impossible de ne pas les attribuer, au moins en partie, à la malveillance. Philadelphie a plus souffert peut être qu'aucune autre ville, et malgré la surveillance de la police, nous apprenons que le feu dévaste encore cette belle cité. Le 28 septembre dernier, vingt maisons situées avenue Sutherland, sont devenues la proie des flammes, et plus de trente familles, riches la veille se sont vu réduites à la misère. La perte est considérable, comme on doit le penser; approximativement on la porte à $300,000.

JENNY LIND A BOSTON:—Le *rossignol Suédois* n'a donné que deux concerts à Boston, mais devinez l'endroit que le vieux Barnum a choisi pour être le théâtre des exploits de vocalise de l'illustre cantatrice? le temple Trémont!—l'idée peut-être originale, mais elle n'est pas morale à coup sûr; ce sera sans doute la première fois, que la maison de Dieu aura été métamorphosée en salle de spectacle.—Nous espérons que ce sera en même temps la dernière.

MORT D'UN BRAVE:—Le 17 septembre 1850, est mort à Charlestown, Mass., un des derniers et des glorieux débris de nos vétérans, Thomas Kettell. Ce brave citoyen était âgé de 90 ans, et sa carrière militaire avait été noblement remplie; ses quatre frères et lui, firent leurs premières armes sous Washington, et combattirent pour le triomphe de notre indépendance. Thomas Kettell fut fait prisonnnier par les Anglais, lors de l'incendie de Charlestown par nos ennemis, à la bataille de Bunkerhill; à cette époque il était agé de 14 ans. Depuis il a été parfois soldat, souvent marchand, toujours un digne enfant de l'Amérique; sa longue carrière a été remplie de hauts faits et d'actes d'abnégation; en mourant il a laissé d'unanimes regrets, et toute la population de Charlestown l'a pieusement escorté à sa dernière demeure. Cet hommage rendu à la vertu modeste, à la valeur et au patriotisme, est aussi une justice: il est doublement significatif.

LES OFFICIERS PUBLICS EN CALIFORNIE.—Les juges de district, dans le pays doré des placeres, reçoivent chacun $5,000; c'est un prix fait comme pour les petits patés. Le colonel Frémont, plus généreux que raisonnable, trouve que ce n'est point assez, il demande qu'on élève les émolumens des honorables juges à $6000, parce que, dit-il, la vie est chère en Californie, et l'on ne peut représenter un peu honorablement, à plus bas prix. Cinq mille piastres, cela nous semble pourtant un joli denier.

INFAMIE.—Si la famille Webster a rencontré dans la presse Américaine de vives sympathies pour son infortune; si plusieurs personnes généreuses ont essayé de rendre un peu moins atroce l'immense douleur de la femme qui survit à son mari aussi malheureux au moins que coupable; de rendre moins cruel l'inexprimable désespoir de deux filles qui pleurent la mort d'un père sur un échafaud, elle n'a pas été à l'abri des insultes de deux misérables.

Le jour de l'exécution, un truand a eu la turpitude de couper dans un journal les détails du supplice et de l'adresser à la famille lâchement inclus dans une enveloppe.

Le troisième dimanche qui a suivi l'exécution, la famille s'étant rendue, suivant l'ordinaire, dans le temple de la paroisse, le ministre a choisi pour texte de son discours. "L'exécution des criminels" et il a paraphrasé ce sujet de manière à multiplier s'il était possible, les plaies si fraîches et si douloureuses qui rongent le cœur de trois pauvres femmes.

Le misérable qui a eu l'ignominie d'envoyer le compte-rendu du supplice est plus vil qu'un bourreau; le ministre qui a prêché, au lieu d'agir comme un messager du ciel, s'est conduit comme un ministre *de l'enfer*. Honte à ces deux ignobles êtres!

L'HEROINE DU NIAGARA.—Le public a sans doute ouï parler, il y a plusieurs mois, de la disparution de Mme Miller qu'on supposait s'être précipitée dans le Niagara.

A la nouvelle de cette disparition, le père de cette femme fit de longues et infructueuses recherches pour la retrouver. Elle avait écrit qu'elle s'était rendue jusqu'au bord de l'abîme pour s'y précipiter, mais qu'arrivée là le courage lui avait manqué. Le père désolé de l'insuccès de ses recherches, est mort quelque temps après son retour; le frère de cette jeune femme a succombé aussi, et l'on suppose que la conduite de sa sœur a hâté sa mort. En apprenant ces tristes nouvelles, la malheureuse a fait connaître le lieu où elle s'était refugiée et un ami l'a ramenée dans les bras de sa mère. Voilà sans contredit l'histoire d'une fille, plus dramatique que la parabole de l'enfant prodigue.

On suppose que cette héroïne s'est portée à toutes ces extravagances à la suite d'une querelle domestique. Elle avait trouvé asile dans un couvent. Malgré le choix d'une semblable retraite, le mari vit avec les enfants dans un état du sud, tandis que la femme demeure au nord avec sa mère. C'est un bon moyen cenous semble, pour éviter à l'avenir tout trouble conjugal.

DE BEAUX DIVIDENDES.—Il est à la Nouvelle-Orléans deux compagnies d'assurance, qui jouissent à juste titre de la publique estime et d'une grande faveur; ce sont la compagnie d'assurance de la Nouvelle-Orléans et la compagnie d'assurance des Marchands. A la tête de la première de ces entreprises, nous trouvons deux hommes remarquables comme capacités et probité commerciales, MM. LAPEYRE et TUYES; à la tête de la seconde, un homme qui possède aussi à un haut degré ces qualités essentielles, M. JOHN PEMBERTON. C'est au mérite et au travail constant de ces estimables citoyens, que les compagnies précitées doivent leur succès, il est impossible d'en douter.—Ajoutons encore que les derniers dividendes donnés aux actionnaires par MM. TUYES et PEMBERTON, passent toutes les espérances que l'on avait pu concevoir.

CANADA.—Le Parlement provincial qui avait prorogé sa session jusqu'au 19 septembre, vient de prolonger ses laborieuses séances. Le Parlement ne se séparera qu'au 28 octobre.

DANGER DU GAZ LIQUIDE.—Deux jeunes filles de New-York ont été horriblement brûlées dernièrement, par le gaz liquide qui s'est échappé d'une lampe qu'elles allumaient, e s'est répandu sur leurs vêtements. Aux cris de ces malheureuses, des voisins sont arrivés, mais déjà il était trop tard; transportées de suite à l'hopital, les deux jeune filles ont expiré, au milieu de tortures atroces.

Beaucoup de gens apportent dans l'emploi du gaz, une imprudence vraiment déplorable, et malgré les nombreux accidents qui arrivent chaque jour, il est impossible de faire comprendre à certaines personnes, qu'on ne saurait user de trop de précautions, en remplissant ou allumant les lampes.

LE GENERAL TAYLOR.

Ce steamer vient d'être remis à neuf sous l'habile direction du capitaine E. TRINIDAD. Il est disposé aujourd'hui avec la même élégance et les mêmes commodités que le *Saint-James*. Sa marche peut défier les plus rapides coureurs de Mississippi; sa popularité brave avec raison toutes les concurrences.

Cette popularité du *Général Taylor* lui vient des qualités qui caractérisent son capitaine actuel, bien plus que des nombreux avantages que le service de ce bateau offre aux habitants, établis sur les deux rives du Mississippi, de Donaldsonville à la Nlle-Orléans. Le capitaine TRINIDAD se distingue non seulement par cette obligeance, que tous les capitaines possibles acquièrent à un plus ou moins haut degré, mais par ces qualités du cœur qui sont l'apanage exclusif de quelques natures d'élite.

Le *Taylor* a recommencé ses voyages depuis huit jours. Que le succès le suive partout comme nos vœux, et ce bateau dans deux ans, aura parcouru une carrière assez glorieuse et assez lucrative pour se reposer et céder la place à un jeune et coquet *Saint John the Baptist*.

AVIS AU PUBLIC.

Le colonel Ratapoil est dans nos murs.

Ce brave, dernier débris de cette héroïque phalange du *Dix-Décembre*, détruite en Bourgogne par l'intempérie des saisons et les coups de fourche des paysans, ce brave, disons-nous, est devenu un juste sujet d'alarme pour les paisible habitants de la capitale.

Exasperé par ses propres souffrances et les malheurs de la légion dont il était le chef, Ratapoil est dans un état de fureur qui le porte à courir la ville et à rosser tous les passants qui ne crient pas vive l'empereur!

Et le nombre en est grand.

C'est surtout au débarcadère du chemin de Strasbourg, à l'arrivée du président, que Ratapoil a exercé ses ravages, distribuant des coups de poing à droite et à gauche, dans la foule stupéfaite de ces expressions.

On raconte qu'un monsieur ayant voulu riposter et maltraiter à son tour Ratapoil, ce dernier aurait passé une minute ou deux de désagrément, si les sergens de ville n'étaient venus à son aide en empoignant le monsieur. Des esprits chagrin soutenaient que c'était de la part des agents de M. Carlier une singulière façon de maintenir la paix sur la voix publique, mais il faut faire la part des égards dûs à Ratapoil et à ses infortunes.

Le monsieur avait d'ailleurs crié: vive la République!

Il s'est trouvé pourtant, outre le préfet de police, un citoyen qui a compris Ratapoil.

Il faut savoir déjà que ce vieux brave, à cause de la pleurésie qu'il a gagnée en Bourgogne, est obligé de porter des béquilles. Ayant donc aperçu un citoyen, qui ne criait pas vive l'empereur! sur le passage du président, Ratapoil courut à lui clopin-clopant, la béquille levée.

—Prenez garde, Ratapoil, lui cria le citoyen, vous allez tomber.

—La fureur me prête des ailes, répondit le colonel.

—Dieu veuille qu'elle ne vous retire pas vos béquilles!

Ce mot était à peine lâché que Ratapoil, pour avoir voulu trop se hâter, fit un faux pas et tomba sur le nez. Le citoyen courut à lui et le releva généreusement, ses béquilles s'étaient dispersées dans la chute, il les ramassa et les rendit au colonel.

—Attends, attends, polisson! s'écria Ratapoil, je vais te châtier.

—Je vous attends, colonel; mais prenez garde de tomber de nouveau.

Le citoyen attendait en effet Ratapoil, en suivant tous ses mouvements avec inquiétude, dans la crainte de lui voir perdre l'équilibre. Mais le vieux brave essoufflé d'une trop longue course fut contraint de s'arrêter, en proférant un juron que la pudeur nous défend de répéter.

—Vous n'êtes pas poli, colonel Ratapoil, lui dit le citoyen, je m'éloigne pour n'en pas apprendre davantage.

Ratapoil exaspéré de cette aventure, essaie de se venger sur un gamin qu'il avait à portée de sa béquille et qui n'avait pas crié: vive l'empereur! Heureusement sa famille arriva à son secours avec des fourches.

—On ne saurait évaluer même approximativement le nombre des personnes qui ont été battues par Ratapoil, à coups de poing, de pied ou de béquille, le jour de l'arrivée du président. Comme M. Carlier, par une exagération des égards dûs à ce vieux brave, ne met aucun obstacle à ses exercices, il est bon que tous les citoyens soient instruits du danger qui les menace, pour qu'ils tâchent de s'en préserver eux-mêmes à défaut de la police.

Nous donnons d'abord le signalement de Ratapoil:

Redingotte bleue boutonnée et tombant jusqu'aux mollets;

Col noir, qui ne laisse pas voir de linge;

Bottes éculées;

Chapeau sur l'oreille portant la marque de nombreux renfoncements;

Une paire de béquilles;

Ratapoil rode ordinairement dans les environs de l'Elisée, où on l'entend proférer des cris de vive l'empereur! qui troublent le repos des habitants de ce paisible quartier. Assez souvent il se montre dans d'autres arrondissements de Paris. Au moment où on s'y attend le moins, Ratapoil sort de dessous une porte cochère et se traîne vers vous en clopinant.

Monsieur, vous dit-il, est-ce vous qui avez crié tout-à-l'heure vive l'empereur!

—Non ce n'est pas moi, je n'ai même rien entendu.

Ah! vous n'avez pas entendu crier: vive l'empereur! Attendez polisson, attendez! Alors Ratapoil lève sa béquille pour vous frapper.

Le moyen le plus sûr de l'éloigner, c'est de l'arroser avec une pompe, ou a défaut de pompe avec une seringue, cela lui rappelle les pluies de la Bourgogne qui lui ont donné une pleurésie, on peut encore lui montrer une fourche pour le décider à battre en retraite.

Les citoyens généreux n'abusent pas de leur force avec ce brave trop ébréché. Quelques uns lui donnent quelques pièces de monnaie. Ratapoil va boire aussitôt un petit verre à leur santé.

(*Charivari.*)

GUADELOUPE.

Extrait d'une lettre particulière de la Pointe à Pitre, du 23 août.

Plus nous restons dans ce malheureux pays, et plus il nous sera difficile d'en sortir. Nous mourons ici de misère, sans espoir d'un avenir meilleur. Il n'y a que les huissiers qui ont de l'argent et il ne l'emploient qu'à faire exproprier ceux qui leur doivent. Les loyers sont nuls, les propriétés sans la moindre valeur; c'est au point que personne ne veut se charger de vos affaires dans la crainte d'être obligé de faire quelques avances pour les terminer. Tout est perdu ici; il ne nous reste qu'à nous en consoler comme nous le pourrons.

La France a maintenu l'état de siège pour toute la Guadeloupe! elle possède maintenant une guillotine. Dieu veuille que cet instrument de mort ne serve jamais qu'aux coupables.

Samedi passé on a exécuté le malheureux Sixime, l'incendiaire de l'Ilet à Cosson. D'autres exécutions doivent avoir lieu sous peu.

Pauvre pays!

(*Courrier de la Louisiane.*)

☞M. le présdent de de république a écrit à la reine Amélie pour lui annoncer quil autorisait la famille d'Orléans à faire apporter en France le corps du roi et qu'il permettait à tous les membres de la famille d'escorter la dépouille mortelle du chef de la maison d'Orléans à la conditioon que les princes quitteraient la France le soir même de l'inhumation du corps du roi dans les caveaux de la chapelle de Dreux.—On a répondu négativement à cette proposition.

☞On écrit des bords du Rhin:

"On a beaucoup parlé d'un arrangement entre les deux branches des Bourbons; mais on a été beaucoup trop loin en le regardant comme conclu. Conformément aux nouvelles données par le *Pouvoir*, le comte de Chambord a évité jusd'ici toute espèce de rapprochement ayant seulement l'ombre de porter préjudice à la legitimité de ses prétentions; mais il n'a jamais caché ses dispositions à un accommodement. Ce rapprochement paraît avoir eu lieu. Le comte Salvandy, ancien ministre de Louis-Philippe, qui arrive de Wiesbaden, donne à espérer un accord, dont le résultat probable sera la fusion des deux branches, par l'adoption d'un fils du duc d'Orléans de la part du duc de Bordeaux. "Le clergé cathclique de la France a été pendant quelques jours fortement repésenté à Wiesbaden. On y remarquait Jean de Matta, général de l'ordre des frères de la Sainte-Trinité, à Paris; il portait le costume blanc de son ordre.

☞Une lettre de Londres porte que lex-roi Louis-Philippe a demandé à ses fils de ne pas livrer avant dix ans, ses mémoires à la publicité. Il paraît que quelques parties de ces mémoires contiennent des détails intimes qui seraient de nature à mécontenter vivement certaines familles haut placées.

☞Un duel au couteau, raconte la *Civilisation* de Toulouse, a eu lieu dans la soirée de dimanche dernier, entre deux femmes du faubourg Guillemery. L'une d'elles ayant été blessée au bras, l'honneur a été déclaré satisfait. Mais la police, plus susceptible que l'honneur de ces dames, a jugé que l'affaire ne devait pas rester là, et a prescrit une enquête sur la cause et les circonstances de ce combat singulier à plus d'un titre.

☞Un journal assure qu'un des membres de l'Assemblée doit donner sa démission, à la reprise de la session, et fournir ainsi à M. Guizot l'occasion de se présenter devant les électeuas. La nouvelle loi contre le suffrage universel aurait créé de grandes chances à l'ancien ministre des affaires étrangères.

☞S'il est un abus dans la presse, c'est assurément lorsqu'on la force à se faire l'écho de scandales privés. Un citoyen de cette paroisse, honorable et populaire, est obligé aujourd'hui par suite de cet abus, d'avoir recours à la publicité, afin de faire retomber la honte sur celui dont elle émane. Nous ouvrons de tout cœur nos colonnes au communiqué de M. JAMES T. PUGH, en faisant observer qu'il n'attaque pas par la voie de la presse, qu'au contraire il répond à une attaque.

AU PUBLIC.

Plusieurs de mes amis n'étant pas bien informés du différend qui existe entre E. D. Sawyer et moi, je crois nécessaire de donner de la publicité à certains faits qui expliqueront "*La Note*" publiée par ledit Sawyer.

Lors de ma dernière candidature pour la Chambre des Représentants, la conduite de Sawyer envers moi, a été tellement odieuse que j'ai été obligé de ne plus le considérer comme un galant-homme, et que je n'ai plus éprouve pour lui que du mépris. J'ai déclaré publiquement qu'il est un menteur et un lâche et je l'ai affiché comme tel, au mois de Novembre dernier, dans des lieux où le public et lui ont dû voir ma "Note." Le public a vu cette affiche, cela est certain; ces paroles de Sawyer me font légèrement soupçonner qu'il en a été, au moins, parfaitement informé: "Quand un homme a pris à tâche de ne laisser échapper aucune occasion, soit en public, soit en particulier, de m'aliener l'estime de mes concitoyens, en me représentant comme un lâche!" etc., etc.

Ma note n'a été condredite par personne: je la maintiens dans toute son intégrité primitive.

Après un semblable précédent, est-il un homme qui puisse supposer que j'aie voulu frapper Sawyer ou que je me sois considéré un seul instant flétri par lui? *S'il* a réellement cru à cette hypothèse de sa *note*, je ne puis en vérité attribuer une semblable impression qu'à *l'influence* de la peur, toujours aussi puissante chez Sawyer, que *l'influence* de ses amis l'a été le 30 du mois dernier.

Il n'est pas un homme qui puisse affirmer que j'aie jamais chercher à assaillir Sawyer; il n'en est pas un parmi ceux qui me connaissent, qui ait pensé que je pouvais m'oublier jusqu'à frapper un homme aussi lâche.

Le 30 du mois dernier, le hasard m'a conduit dans le lieu indiqué par la note publiée par Sawyer et m'a fait rencontrer cet homme qui m'a salué et à qui j'ai répondu par politesse. Il me tend la main,—*incontinent* je la lui refuse, en lui expliquant que je ne le reconnais pas pour un galant-homme; *incontinent* Sawyer ne souffle pas un mot; *incontinent* il ne fait pas la moindre démonstration belliqueuse.

Sawyer déclare qu'*incontinent* il était déterminé à m'attaquer, mais qu'il a été détourné de cette détermination par ses amis. Le plus influent de ces amis, ne serait-ce pas "La prudence, cette bonne compagne de la valeur, la prudence qui n'est pas *incontinente* elle, bien au contraire?"

Sawyer déclare aussi qu'environ deux heures après mon refus de le reconnaître comme un *gentleman*, il s'est rendu à Paincourtville avec un ami qui me demanda satisfaction de l'insulte que je venais de faire à Sawyer. Sawyer n'a pas mis le pied à Paincourtville ce jour là, et je ne puis comprendre comment il s'est imaginé qu'il s'y est trouvé en chair et en os. Sans doute quelque crainte superstitieuse lui a suggéré encore cette conviction. J'ai vu l'ami dont il parle, et à la demande qui m'a été faite par cet ami, j'ai répondu que je ne considère pas Sawyer pour un galant-homme et que je n'ai nulle envie d'être dépossédé de mes droits de citoyen. Cet ami de Sawyer, m'a dit alors de me tenir prêt à tonto heure pour rencontrer Sawyer. J'ai répondu ces paroles: "Je ne veux pas porter un arsenal pour Sawyer. Je n'attente pas à sa vie, mais s'il réussit à prendre la mienne, la corde sera sa récompense." Je n'ai pas fait dire à Sawyer de venir m'attaquer dans mon domicile. J'ai dit que j'ai des armes dans ma maison pour ceux qui voudront m'en chasser. Ce langage est clair et ne saurait être interprété de deux manières. Je ne veux pas perdre le plus bel attribut du citoyen, en me battant en duel; j'ai de la répugnance pour une rencontre avec un individn que je ne crois pas galant homme; cependant, si je suis attaqué, je sais me défendre. Du reste, Sawyer *a été détourné par ses amis de la détermination qu'il avait prise de me bâtonner* et s'est retiré d'une manière fort sage.

Ce compte-rendu, depuis le commencement jusqu'à la fin, sera accepté de tous comme l'expression exacte de la vérité. Pour terminer, il me suffit de dire à Sawyer que si ses amis l'ont *dissuadé* bien souvent de m'assaillir et de me bâtonner," les miens ne réussiront jamais à me *persuader* d'accepter les faveurs dont il ne parle que par fanfaronnade. JAS. T. PUGH.

TO THE PUBLIC.

As some of my friends may be unacquainted with the difference existing between E. D. Sawyer and myself, I deem it necessary to notice his "card" of the 30th of September, so far as to give publicity to the following facts:

During my last canvass for the Legislature, Sawyer's conduct towards me was of so ungentlemanly a nature, as to force me to cease to regard him as a gentleman, or with any but feelings of contempt; I openly and publicly pronounced him a liar and a coward and I posted him as such, in November last, in places where he, as well as the public, must have seen the "card;"—the public certainly did see it, and if Sawyer's words: "But when a man uses every opportunity, both public and private to vilify me as a coward" mean anything, they very clearly show that he was equally well informed.

These charges he left uncontradicted, and took no notice of them whatever.

Now, after this, would any man who knows me, believe that I would threaten to attack Sawyer, or, that he could look on me as the *aggrieved party?* If he really believed the statement made in his "card," I can account for his very singular belief, only on the ground, that his fears, as easily influenced him in this particular, as his friends did afterwards on the occasion of our meeting, on the 30th of last month.

No man can say with truth, that I threatened to attack him, and no man who knows me, would believe me capable of threatening to attack so pusillanimous a being.

On the 30th ult., I accidentally met him at the place stated in his "card," when he saluted me, and I, through politeness returned his salute. He then offered me his hand, which I promptly declined, observing that I did not recognize him as a gentleman. He made no reply, nor any demonstration of attacking me.

He says he "wished to attack me immediately, but was dissuaded by his friends!" Probably the most influential one was "discretion, the better part of valor."

About two hours after my refusal to acknowledge him as a gentleman, he says, he went to Paincourtville with a friend, who called on me and demanded satisfaction for the insult I had offered him (Sawyer.) Sawyer was not in Paincourtville on that day, and how he has persuaded himself that he was there, I am at a loss to say. His fears, no doubt suggested, that consistently with safety, he went near enough to the place. His friend I saw there, and to his demand I replied that I did not recognize Sawyer as a gentleman and would not disfranchise myself. His friend's reply was, that I might hold myself in readiness to meet Sawyer at any moment. I replied that I would not embarrass myself with arms for Sawyer; that I did not seek his life, and that if Sawyer wanted mine, he was welcome to it, and the halter would be *his* recompense. I sent him no message to come to my house and attack me—I said I had arms at my house for any body who should come to drive me off my premises. This language is plain and susceptible of but one meaning. I would not disfranchise myself by fighting a duel, and on no account could I agree to meet a man whom I did not consider a gentleman; but if attacked, I know how to defend myself. After this, Sawyer was "dissuaded *by his friends* from caning me," and quietly returned home.

This statement, from beginning to end will be recognised as true by this community; and, in conclusion, all I have to say to Sawyer, is, that though he has been several times *dissuaded by his friends* from attacking me, I shall never be *persuaded, by my friends*, to take the caning he promises. JAMES T. PUGH.

Commercial du Pionnier.

NOUVELLE-ORLEANS, 11 octobre 1850.

SUCRE.—95 boucauts Beau se sont vendus à 6 et 6¼ cents.

FARINE.—Vendus, 1100 barils Ohio, à $4 12½, 1500 St Louis et Illinois à $4 35.

MAIS.—Aucune activité sur le marché; quelques petits lots se sont vendus à 58 et 60 pour le Blanc, 52 et 53c. pour le Jaune

AVOINE.—500 sacs de St Louis ont été vendus à 48c.

WHISKEY—L'Extra s'est vendu à 48c.

PORC.—200 barils Mess ont rapporté $19 25.

BACON.—Plats-côtes du Missouri, vendus à 5¾c

GRAISSE—100 barillets Prime vendus à 7c.

DETENU à la geôle de la paroisse Assomption, le nègre *JOSEPH*, âgé d'environ 22 ans; taille, 5 pieds 10 pouces ¾; ayant deux ou trois dents qui lui manquent; dit qu'il est tonnellier et qu'il appartient à MM. Payne & Harrison, Marchands Commissionnaires, rue Poydras, No. 38, Nlle.-Orléans. Il a une cicatrice à la lèvre supérieure. Il a premièrement dit qu'il se nommait *Henry Jones* et qu'il appartenait à James Foulk.

Le maître dudit esclave est prié de le retirer de prison en se conformant à la loi.

A. F. HICKMAN, Shérif.

Napoléonville, 13 octobre 1850.

DETAINED, in the parish jail of the parish of Assumption, a negro boy, aged about 22 years, calling himself *JOSEPH*, says he belongs to Messrs Payne & Harrison, commission merchants, No. 38 Poydras street, New-Orleans; is about 5 feet ¾ of an inch in height, says he is a cooper by trade; has several teeth missing; has a scar on the upper lip; when taken up he said his name was *Henry Jones*, and that he belonged to James Foulk.

The owner of said slave, is requested to come forward, take him away, and comply with the law. A. F. HICKMAN,

Napoleonville, October 13, 1850. Sheriff.

LITTERATURE.

FRANÇOIS LE CHAMPI,

COMEDIE EN TROIS ACTES,

PAR GEORGE SAND.

SCENE VI.

MARIETTE, *seule.*

Ah! que voilà de mauvaises paroles! il n'a point d'amitié pour moi... (*Elle se jette sur une chaise et sanglotte.*)

SCENE VII.

SEVERE, MARIETTE.

SEVERE.

Eh bien! qu'est-ce que je vois! ma pauvre mignonne toute en larmes? Ah! je le vois bien, Mariette on vous moleste par trop ici.

MARIETTE.

Non, ce n'est pas ça! c'est un chagrin que j'ai.

SEVERE.

Pauvre petite chère amie! la voilà qui a ses jolis yeux rouges comme braise! Ah! Mariette, Mariette, vous n'avez point de confiance envers moi et vous ne me dites point tout.

MARIETTE.

Qu'est-ce que vous voulez donc que je vous dise, Sévère? Ce que j'ai, je ne le sais pas moi-même!

SEVERE.

Moi, je le sais, votre belle-sœur vous déteste, parce que vous êtes trop jeune et trop gentille, à côté d'elle; ça marque trop son âge, et c'est autant par jalousie que par intérêt qu'elle veut vous empêcher de plaire aux hommes.

MARIETTE.

Je n'ai jamais dit ça, Sévère! ne me faites pas dire ça! je vous dis que mon chagrin me vient de moi-même!

SEVERE.

Alors, mignonne, c'est que vous avez une peine d'amour, et je gage que je sais pour qui?

MARIETTE.

Si vous le savez, dites-le donc, car pour moi, je n'oserais me fier aux idées qui me viennent dans la tête.

SEVERE, *avec volubilité.*

Je n'irai pas par quatre chemins, Mariette; vous avez du goût pour moi, nenni, pour ce pauvre Je[illegible] point vous parler, parce [illegible] teux, cet enfant-là, [illegible] qu'il ne vous aime [illegible] dis qu'il en tient po[illegible] pouvez le souhaiter [illegible] justement, parce qu[illegible] demande, et parce